



HAL
open science

Une métaphore digestive de l'exercice réflexif

Jonathan Chibois, Fred Pailler

► **To cite this version:**

Jonathan Chibois, Fred Pailler. Une métaphore digestive de l'exercice réflexif. Matthieu Quidu (dir). *Épistémologie du corps du savant (tome I)*, 1, L'Harmattan, 2014, Le chercheur et la description scientifique du réel, 978-2-343-03953-4. hal-01079387

HAL Id: hal-01079387

<https://hal.science/hal-01079387>

Submitted on 1 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une métaphore digestive de l'exercice réflexif

Ethnographie, épistémologie(s) et écriture

Jonathan CHIBOIS,
IIAC-LAIOS (EHESS)

Fred PAILLER,
CAPHI (Université de Nantes)

Résumé :

Ce texte discute la manière dont l'exercice de réflexivité, en anthropologie et en sociologie, est aujourd'hui devenu un savoir-faire fourni par l'institution universitaire à ses étudiants. Celui-ci s'appuie sur une logique du miroir qui vise à permettre au chercheur de s'objectiver en tant que sujet de l'objectivation, pour reprendre l'expression de Bourdieu, afin de permettre au lecteur d'accéder à la connaissance produite une fois libérée de toute subjectivité. Cet enseignement n'a pourtant pas aidé les auteurs à explorer leurs propres terrains de thèse, bien au contraire, l'exercice les a mené à maintes confusions et incompréhensions. Sont identifiées dans cette métaphore du miroir une succession de décalages avec leurs expériences respectives et certains postulats théoriques sont interrogés. En complémentarité, est alors développée une seconde métaphore, digestive, qui se fonde sur l'assimilation progressive d'éléments du terrain par le chercheur et transforme la manière dont seront posés et déployés des problématiques. En ces termes, l'exercice réflexif donne une légitimité à des formes d'écriture hors-protocole, et impose de tenir compte de la lenteur et du caractère situé, donc non-reproductible, du processus de production du savoir. La formulation d'une métaphore digestive de l'exercice réflexif conduit à associer étroitement les enjeux méthodologiques et les enjeux rencontrés sur le terrain ce qui, selon les auteurs, engendre un rapport différent à l'énonciation scientifique.

Pour citer cet article :

CHIBOIS J. et PAILLER F., 2014, « Une métaphore digestive de l'exercice réflexif. Ethnographie, épistémologie(s) et écriture » in QUIDU M. (dir), *Épistémologie du corps du savant (tome I). Le chercheur et la description scientifique du réel*, Paris, L'Harmattan, p. 219-239.

« L'ethnographe ne sait en effet parfois pas ce qu'il cherche, tout occupé à maintenir sa place sur le terrain, se faisant parfois remettre à sa place par les enquêtés, et ne comprenant ce qui est pertinent dans la masse des événements et de rencontres qu'après coup.¹ »

« [Il faut] être constamment rappelé à l'hiver encore tout récent comme à la victoire remportée sur l'hiver, à cette victoire qui vient, qui doit venir, qui peut-être est déjà venue...² »

L'apport de la démarche réflexive ne fait plus débat, au mieux se pose la question de « jusqu'où » réflexiviser, c'est la recherche d'une « juste distance » entre engagement et distanciation (Bensa, 1995). La capacité de remise en question personnelle et l'empathie sont devenues les principales qualités que l'on demande à un ethnographe. Le processus réflexif est en ce sens productif de données (*a maxima*), ou correctif de données (*a minima*), mais en tout cas indissociable de la bonne réussite d'une ethnographie³. Cependant la réflexivité n'est pas auto-réalisatrice, il n'y a pas de « main invisible » de la réflexivité. Il faut la considérer comme un enchaînement de gestes et de procédures qui peut échouer, indépendamment de la qualité de l'entreprise de terrain préalable/conjointe. Nous n'avons pourtant pas connaissance d'un auteur qui indiquerait à la fois avoir raté la partie réflexive et à la fois que cet échec lui aurait permis de comprendre quelque chose du terrain qu'il étudiait.

Si la réflexivité était ce qui renforce (et fonde) désormais la scientificité d'une recherche en sciences sociales, à quoi ressemblerait une recherche dotée d'une réflexivité ratée ? Est-ce pour autant une recherche totalement dénuée de distance et de conscience épistémologique ? Pourquoi d'ailleurs poser ce genre de questions dont la formulation même passe pour une étape supplémentaire de l'exercice de réflexivité visant à le boucler définitivement sur lui-même ? C'est qu'il nous est arrivé dans notre parcours de doctorants quelques expériences qui nous ont demandé de revenir sur la manière dont nous avons jusque-là intégré cet exercice comme une composante naturelle de l'activité des chercheurs. Nous partons du coup de ces expériences pour déployer le texte qui suit.

¹ Daniel Cefaï au sujet de Katz et Favret-Saada (2010, p. 35).

² Friedrich Nietzsche (1982, p. 22).

³ « La démarche réflexive s'efforce de prendre en compte le fait que le discours ordinaire ne peut fournir qu'une version politique et idéologique du réel, c'est-à-dire une version qui supprime la conscience de sa propre partialité. (...) En pratique, la réflexivité est devenue la reconnaissance par les anthropologues du fait que leurs écrits doivent prendre en compte les forces épistémologiques et politiques qui les conditionnent. » (Ghasarian, 2004, p. 238)

JC voulait étudier la manière dont l'Assemblée nationale avait entrepris de se saisir des enjeux du numérique au début de la treizième législature. Pour appréhender ce que ces évolutions engendraient dans la vie interne de l'institution, il a tenté de reproduire les conditions d'enquêtes obtenues par Marc Abélès en 1997 (2001), de façon à ce que lui soit aussi reconnue, dans ce lieu à l'accès étroitement réglementé, une large liberté de circulation. Mais les démarches entreprises en ce sens se sont soldées par un échec. D'une façon générale, chaque négociation d'accès réussie à un espace préalablement interdit se soldait par une frustration, au moment où il constatait que ces lieux étaient déserts d'usages numériques, le poussant à chercher toujours plus loin ce qu'il avait préalablement défini comme objet de ses interrogations. De fait, JC a finalement considéré son terrain comme un territoire dont il était exclu, seule manière pour lui d'exprimer que, malgré les expériences accumulées en arpentant l'Assemblée nationale, la somme des données collectées correspondant à son objet initial demeurait proche de zéro.

FP s'intéressait à la fois aux politiques de l'image, aux enjeux liés aux technologies numériques ainsi qu'aux techniques du corps contemporaines. Il s'est engagé sur un terrain d'étude bien circonscrit en partant d'un corpus d'une cinquantaine de pages personnelles à caractère sexuel trouvées sur le web à la fin des années quatre-vingt-dix, pages personnelles avec lesquelles certains internautes profitaient de l'opportunité nouvelle offerte par le réseau de présenter ou dévoiler certains pans de leur vie et de leur intimité. L'expansion rapide du web, l'apparition de sites de rencontres, le développement de la pratique des blogs comme celle des outils de discussion par texte (chats, *messengers*, etc.) ou vidéo, ont fait de ce corpus plutôt confidentiel un terrain gigantesque et de moins en moins praticable techniquement, autant à cause des formats hétéroclites des données que du nombre de ces dernières. Dans cet élan, FP n'a réussi ni à maintenir ni à actualiser la définition de son objet, chaque nouveauté incarnant toujours plus explicitement ce qu'il avait aperçu dans les pages web récoltées précédemment tout en la réarticulant avec des éléments complètement nouveaux.

Si la démarche réflexive tolère de multiples mises en œuvre¹, nos travaux de doctorat (actuellement toujours en cours), possèdent le défaut d'avoir d'abord considéré l'exercice réflexif comme une recette à suivre de toute évidence. De fait, l'activité d'auto-observation devait être elle-même interrogée puisque, prise au mot, elle nous a éloignés de la rédaction de nos comptes-rendus d'enquête (nous y reviendrons sous l'angle d'une métaphore *spatiale et spéculaire* de la réflexivité à la fin de la première partie) pour nous plonger dans des abîmes de perplexités et d'anxiétés. En effet, dans nos deux cas, il a fallu l'abandon de nos travaux de recherche, pour paradoxalement réaliser combien le chemin réflexif initial n'offrait aucune voie de sortie aux impasses que nous rencontrions sur nos terrains. Ajouté à cela, cette interruption momentanée nous a montré combien, sur d'autres plans, nous avions avancé dans la compréhension des enjeux propres au terrain, c'est-à-dire combien nous étions, malgré tout, capables d'en rendre compte même si ce n'était

¹ Tel que l'explique Marie-Anne Paveau (12 mars 2012), citant en particulier LYNCH Michael, « Against Reflexivity as an Academic Virtue and Source of Privileged Knowledge », *Theory Culture Society*, 17, 2000, p. 26-54.

plus aux conditions que nous pensions correctes au départ (nous y reviendrons à propos d'une version *digestive* de la réflexivité). Au final, ce seront les questions des affects et de l'écriture qui seront envisagées, dans ces deux types de réflexivité, au travers de perspectives relativement différentes, ce qui n'est pas sans conséquences épistémologiques et politiques sur les conditions de production du travail scientifique ainsi que sur les manières de rendre compte du terrain.

UNE RÉFLEXIVITÉ SALVATRICE ?

Misères de l'objet et peines du sujet

La principale caractéristique de nos terrains, qui justifie que nous en parlons de concert ici, tient dans l'importante variété des rôles que nous y avons jouée, contraignant en conséquence nos choix méthodologiques et notre exploration. En ce sens, notre présence sur le terrain entrainait autant en résonance qu'en conflit avec les interactions et les usages locaux, ainsi qu'avec les manières de collecter des données et de produire un discours scientifique dans nos disciplines.

L'Assemblée nationale accueille dans ses bâtiments une pluralité d'acteurs répartie en différents lieux cloisonnés, entre lesquels on ne circule que de façon contrôlée. Pour y évoluer, et enquêter sur les usages informatiques, JC a dû mobiliser différentes présentations de soi, parfois contradictoires, pour approcher et entrer en contact avec la diversité des interlocuteurs (fonctionnaires de l'administration, députés, collaborateurs, journalistes). Devoir sans cesse négocier l'accès aux lieux et aux informations l'a empêché de conquérir une posture d'observateur unanimement reconnue, et donc stabilisée. Chaque situation d'enquête semblait alors ne dépendre que d'un faisceau de paramètres spécifiques, c'est-à-dire que chacune offrait une représentativité *a priori* nulle. Du coup, les observations de JC ne ressemblaient en rien aux vues d'abord partielles d'un objet prédéfini, vues qu'il suffirait d'assembler plus tard au moment de la rédaction du compte-rendu. Plus il alternait les postures d'observation et les rôles dans l'institution, plus son objet s'évaporait comme dans autant de micro-terrains mutuellement incompatibles.

FP a, pour sa part, plutôt souffert d'un excès de données à archiver. En effet, s'il se contentait de se présenter « personnellement » ou « en tant que chercheur », il ne pouvait explorer qu'une faible portion du web. L'unique moyen d'étendre son exploration a consisté alors à se fondre à l'aide de faux profils dans la grande diversité des rôles sexuels et sentimentaux (prescrits autant par les interfaces des sites de rencontre que par les usages des internautes). Tant que ce jeu de rôles servait la collecte de documents, ce n'était pas un problème majeur pour lui de s'identifier tantôt comme homme tantôt comme femme (comme le ferait quelqu'un alternant les histoires furtives et conjugales), comme hétéro, gay, bi, trans (etc.). Au contraire, il y voyait un moyen d'obtenir un corpus plus complet que ceux d'autres chercheurs travaillant sur le même type de terrains mais restant focalisés sur des corpus liés à une seule culture sexuelle à chaque fois. Par contre, des notions telles que « rencontrer », « discuter en ligne », « intimité », « regarder les images », etc. ne s'interprétaient ou ne se pratiquaient pas de la même manière selon les rôles

employés ou les sites explorés ; chaque nouveau rôle tenu et nouveau type de site exploré éloignait FP un peu plus d'un objet facile à définir.

Que le corpus final paraisse plutôt désagrégé (dans le cas de JC) ou trop inclusif (dans le cas de FP), ajouté au fait de devoir chacun nous déplacer entre des groupes d'acteurs relativement compartimentés et occuper des places assez différentes, nous a fourni des données à la fois hétéroclites et éparses. Au fur-et-à-mesure que nous avançons sur le terrain, nos difficultés à définir les objets sur lesquels nous travaillions devenaient manifestes : JC n'ayant jamais obtenu de point de vue panoramique sur le fonctionnement de l'Assemblée doutait de la possibilité même de collecter des informations concernant l'usage de l'informatique et la circulation des informations dans l'institution. FP ayant, au prix d'identifications variables, parcouru un terrain de part en part, ne savait pas comment défendre l'existence de cet objet, ne lui trouvant d'équivalents que découpé en objets exclusifs dans la littérature sociologique disponible à l'époque ; il pouvait témoigner du panorama, mais en ayant perdu le point de vue. Devions-nous sacrifier une partie des données afin de réduire nos terrains à la portion correspondant avec des objets déjà traités par ailleurs ?

Pour autant, en continuant à évoluer sur le terrain, nous étions toujours en mesure de nous adapter à ses impératifs et ses renversements. En revanche, à chaque fois que nous devions présenter nos travaux, que nous tentions d'explicitier nos manières de faire sur le terrain, nous n'avions rien d'autre à offrir qu'une présentation laissant de côté les enjeux d'accès aux données, et mobilisant faute de mieux, les définitions d'objets fournies des mois auparavant dans nos projets de thèses, pour nos terrains, autant dire des définitions déjà périmées. Savoir dire d'où nous parlions lorsque nous commentions nos terrains venait à l'encontre de la multiplicité des points de vues occupés, et, en somme, requérait un effort trop radical de synthèse de l'expérience de terrain pour que nous ne doutions pas de la légitimité de cette expérience dans le cadre d'une démarche scientifique. Pourquoi étions-nous incapables de rendre compte de ce que nous vivions sur le terrain ?

A posteriori, nos difficultés tenaient pour beaucoup à des problèmes de neutralité. En premier lieu, des problèmes sur le terrain, puisque certains rôles que nous avons tenus passent pour plus neutres politiquement ou sexuellement que d'autres (les fonctionnaires de l'assemblée, les modérateurs des sites de rencontre, etc.). Ensuite, une série de problèmes épistémologiques, à commencer par le fait que, pour rendre compte de nos travaux, nous étions amenés à questionner les valeurs (politiques et sexuelles) constituant à la fois les subjectivités des acteurs sur le terrain et celle de notre auditoire scientifique. Aussi, nous n'étions pas convaincus nous-mêmes de nous exprimer de façon impartiale, et pas non plus certains de pouvoir rendre compte d'un point de vue unique, univoque et désaffecté à un moment ou à un autre.

Si le geste d'objectivation a été le point problématique de nos deux enquêtes, il l'a été précisément parce que la figure du sujet d'énonciation scientifique était impossible à générer. Nous ne savions plus quoi enregistrer sur le terrain parce que nous ne savions nous appuyer ni sur la définition de l'objet fournie par nos projets de thèse, ni sur la forme d'un sujet d'énonciation scientifique libéré des problèmes de subjectivité dans nos ébauches de comptes-rendus. La complexité des rapports

entre sujet/subjectivité et objet/objectivité n'est pas une découverte¹, ni pour nous ni pour personne. Nous savions ce que nous pouvions tirer comme connaissances du terrain en y occupant des points de vue non-neutres, et en comprenant les logiques locales liées à ce type d'enjeux, mais nous ne savions plus comment traduire ce genre d'expérience polyvoque dans le contexte scientifique où nous cherchions à occuper à l'occasion de nos études, une place formelle, celle du docteur en anthropologie ou en sociologie.

Une métaphore spatiale et spéculaire de la réflexivité

La réflexivité est une activité de surveillance des rapports entre un chercheur et les objets qu'il définit et se propose d'étudier. En effet, développer une dimension réflexive dans le cadre d'une étude en sciences sociales commence le plus souvent par l'observation des méthodes d'observation. Ainsi, la réflexivité ne prétend pas transformer l'activité ou les outils de la recherche, l'observation et l'enregistrement d'événements, mais plutôt en penser les méfaits ou les manques en les ré-appliquant à leur propre usage, et ce, sans sortir du cadre heuristique délimité par ces outils au départ. Plutôt que seulement observer quelqu'un ou quelque chose sur le terrain, il s'agit d'enclencher un protocole qui offre la possibilité de *se voir à l'œuvre*, en train d'observer, un protocole purement spéculaire. Se voir à l'œuvre nécessite ici de faire appel à un agencement simple à concevoir dans lequel la métaphore est un jeu de miroirs disposés les uns vis à vis des autres afin de retourner au chercheur (ou au lecteur) un point de vue qui ne serait pas « extériorisable » sans recours à cet artifice. Le jeu des réflexions et des réfléchissements, et la possibilité de s'observer soi-même, sont apparemment si évocateurs et séduisants que la métaphore du miroir a fini par investir la majeure partie des considérations méthodologiques sur la production des données, au point de déplacer le projet épistémologique de réfléchir/penser les manières de faire vers celui de réfléchir/refléter ces manières.

Pour supporter une métaphore spéculaire, la réflexivité ainsi conçue se doit d'abord d'être inscrite dans une logique de spatialisation. En effet, il est difficile pour un chercheur de se représenter comme occupant deux lieux distincts à la fois, un lieu pour l'observation d'un objet, et un second lieu pour observer l'observation. Christian Ghasarian à ce propos suggère une solution très simple en proposant que la surveillance du chercheur sur son terrain puisse tout aussi bien être opérée par l'un ou l'une de ses pairs, réglant la question de l'occupation de différents points de vue en même temps². Pourtant la co-surveillance par les pairs n'est que très rarement choisie comme solution de réflexivité et c'est la conception d'un dispositif d'auto-surveillance qui devient moteur, et déploie la totalité du travail de réflexivité autour de la figure du sujet scientifique. De cette manière, la logique spatiale induit

¹ L'intrication de ces deux catégories est d'ailleurs telle que Bruno Latour l'a conceptualisée en un seul et unique enjeu de subobjectivité (2012, p. 12).

² « *Quel tableau serait dressé de l'ethnographe sur "son" terrain si un autre enquêteur (qui plus est, de sexe opposé), caché sous l'apparence du natif, l'observait discrètement comme un objet d'étude ?* » (Ghasarian, 1997, p. 190)

qu'il n'existe pas de compréhension des points de vues sans invoquer un quadrillage abstrait pour répartir les statuts d'objet et de sujet observant l'objet¹.

Si l'on poursuit la métaphore du miroir, une fois la spatialisation distinguant objet et sujet, il s'agit alors de formaliser l'observation du chercheur, en produisant des enregistrements ou des traces de la manière dont le chercheur observe son objet d'étude. Ici, le couple sujet/objet adopte une dynamique clairement asymétrique et unidirectionnelle, dynamique héritée d'une époque antérieure à la question de la réflexivité, et dont rien dans la métaphore ne permettra de se départir véritablement. Cette rigidité dans la relation sujet/objet a pour avantage de la rendre applicable à toutes les situations de terrain et transposable à tout type d'étude : l'agencement heuristique doit alors ressembler à une scène, visible à la fois directement (le chercheur sans réflexivité) et indirectement grâce à un jeu de miroirs lui renvoyant l'image qu'il ne pourrait obtenir autrement (le chercheur réflexif devenant ainsi sujet d'énonciation scientifique). Sans cette seconde série d'images reflétées, le chercheur n'accéderait pas à une compréhension éclairée de son impact sur le terrain. Suivant les auteurs, le type d'informations n'est pas le même (que ce soit les interactions très contextualisées, ou la totalité de la construction de l'habitus), le chercheur n'a donc que l'embaras du choix pour s'auto-observer au travail.

Pierre Bourdieu sollicite implicitement mais de la façon la plus constante et systématisée cet enchaînement de miroirs en une phrase désormais fameuse :

Une entreprise d'objectivation n'est scientifiquement contrôlée qu'en proportion de l'objectivation que l'on a fait préalablement subir au sujet de l'objectivation. [...] Autrement dit, j'ai d'autant plus de chances d'être objectif que j'ai plus complètement objectivé ma propre position (sociale, universitaire, etc.) et les intérêts, notamment les intérêts proprement universitaires, liés à cette position.²

Bourdieu incarne à nos yeux l'exemple le plus éloquent du chercheur qui décide d'appliquer à lui-même les principes d'une réflexivité spéculaire en les désignant comme le préalable incontournable à toute pertinence scientifique. Pour ce faire, il laisse entendre qu'il est impératif de *retourner* contre (vers ?) le sujet scientifique, non pas l'ensemble de ce qui se passe sur le terrain, mais la relation d'objectivation elle-même³. En parallèle, il accorde à nouveau un statut majeur au principe « d'objectivation du sujet d'objectivation », en ce qu'il permet de neutraliser la domination symbolique que le sujet scientifique est susceptible d'exercer sur l'objet.

En effet, il faut se rappeler que l'objectivation équivaut à un rapport de domination en ce qu'elle impose au terrain, aux enquêtés « objectivés », une

¹ Cette spatialisation métaphorique peut sembler tout à fait naturelle lorsque le terrain se trouve loin du bureau sur lequel le chercheur relira ses notes de terrain et reviendra sur son expérience et son objet d'étude. Dans notre cas, ce fut un peu différent : FP travaillait sur son ordinateur, le quadrillage spatial se résumait pour lui à la distinction entre les fenêtres du navigateur web et celles du traitement de texte. Le terrain de JC, lui, se trouvait en revanche éclaté en autant de lieu qu'il existe de circonscriptions et de lignes de TGV pour les relier à la capitale et au Palais Bourbon.

² Bourdieu, 2001, p. 180-181.

³ Cette posture d'*objectivation participante* est selon lui la seule envisageable pour l'enquête de terrain (Bourdieu, 2003). Sur les implications de cette posture, nous renvoyons à Hamel (2008).

asymétrie de position : le chercheur n'intervient pas de manière neutre sur le terrain, il y exerce une violence symbolique de part son activité même. C'est pourquoi Bourdieu considère qu'il est impératif, autant pour limiter cette violence que pour assurer une scientificité sans faille, de pouvoir neutraliser les effets de position (spatialité) en objectivant la capacité du chercheur à les générer, c'est-à-dire en mettant au jour (spécularité) les logiques de champs, l'habitus (comme ensemble de dispositions et de ressources) propre à son activité, qui l'auraient spontanément guidé sans réflexivité¹. Fort de cette double maîtrise de son habitus et de la violence symbolique qu'il peut générer, ce dernier veillera, depuis cette expérience préliminaire, à ne pas considérer son objet de haut. Bourdieu se situe ainsi explicitement du côté d'une théorie du dévoilement libérateur qui lui confère la possibilité d'offrir en retour un savoir réflexif à ceux qui n'en bénéficient pas, les agents dominés.

VERS UNE RÉFLEXIVITÉ SANS REFLETS

Où la métaphore spéculaire trouve ses limites

Si nous avons la ferme intention de parfaire notre capacité à objectiver nos terrains et à nous constituer en sujets scientifiques réflexifs aussi légitimes que possible, nous avons pourtant été incapables de donner corps méthodologiquement à la métaphore spéculaire. Pour comprendre cet échec, il faut repartir de l'idée que la présence du chercheur sur le terrain instaure une relation de domination, relation nécessitant d'être elle-même objectivée si l'on désire qu'elle produise une connaissance. Dans la version bourdieusienne de la métaphore spéculaire, il ne peut en être autrement, ce qui annule théoriquement toute alternative de production de connaissance sociologique à partir de places dominées ou subalternes. Cependant Bourdieu cantonne sa conception de la réflexivité au couple sujet/objet, sans accorder de place possible à la situation même d'enquête, au terrain, comme agent réactif ou retors à la présence du chercheur. Or, nous nous sommes trouvés dans des positions relativement ambiguës sinon franchement dominées sur nos terrains. Et si cette ambiguïté constituait déjà un problème en elle-même, elle en ouvrait un second en rendant incohérente l'objectivation du sujet d'objectivation, en nous rendant inaccessible la double maîtrise de nos habitus et de l'impact symbolique de ceux-ci.

En effet, la métaphore du miroir donne à la réflexivité la tâche complexe de produire un sujet d'énonciation scientifique qui soit stable tout au long du récit de l'enquête. Pour pouvoir l'objectiver, il faut qu'il soit défini au départ de l'étude, ce qui est possible lorsque l'on s'attache à spécifier un habitus par exemple, mais devient vite compliqué dès lors que le terrain engage une transformation des

¹ La réflexivité chez Bourdieu n'est pas une condition méthodologique indépendante du cadre théorique ; elle est, très concrètement, synonyme de l'efficacité des outils d'objectivation qui sont les siens : théories du champ, de l'illusio, de l'habitus, etc. Outils nombreux qu'il ne s'agit par contre jamais d'interroger eux-mêmes. Nous renvoyons ici à Cécile Léonardi (*à paraître*) pour le déploiement des apories bourdieusiennes concernant la réflexivité, notamment l'impossibilité de penser l'autonomie de ses outils et de son modèle théorique au contact de questions liées au traitement des œuvres d'art par les sciences sociales.

ressources du chercheur sur son terrain¹. Du coup, la réification d'un sujet stable de l'étude devant éviter la création de contradictions futures et assurer la *lisibilité* de celui-ci à la fois comme figure rhétorique, comme enjeu méthodologique, et comme sujet d'énonciation du compte-rendu, ne peut pas toujours correctement s'instaurer. Dans notre cas, l'apolitisme du sujet d'énonciation scientifique traditionnel ou bien son absence habituelle de marqueurs de genre et d'identification sexuelle ne pouvait qu'entrer en contradiction avec les interrogations mêmes que nous pouvions formuler alors, ces interrogations étant directement liées à certaines positions sur le terrain (qu'elles y soient d'ailleurs considérées comme neutres ou pas).

JC collectait des données disparates, bousculé par un ensemble de règles complexes ainsi que la fréquentation de fortes personnalités dans des situations dont il n'avait pas la maîtrise. Cette absence de prise sur l'enquête a toutefois occasionné une mise en perspective de sa posture scientifique et de sa méthodologie. À l'Assemblée nationale, pour collecter des données par observation directe, il lui aurait fallu se faire accepter comme rouage dans une mécanique historiquement dédiée au contrôle et à la maîtrise des circuits de l'information. Une telle posture était *de facto* exclue (aurait-il fallu être soi-même député ou fonctionnaire ?). Il a fallu en dernier recours pour accéder aux données qu'il convoitait faire avec les données mises à disposition du grand public par l'institution (en particulier sur son site internet). En multipliant ses tentatives d'observation, JC a progressivement perçu la cohérence de ce dispositif technico-administratif et le caractère systémique de son opacité, qui l'empêchait de sortir du cadre informatif autorisé, et d'en questionner les fondements, le fonctionnement et la dynamique. L'asymétrie de position à laquelle JC s'est confronté a permis de mettre en évidence combien le besoin de transparence que sous-tend la démarche scientifique va à l'encontre de l'idéologie constitutive de l'administration parlementaire.

Pour sa part, FP a repoussé le moment d'affronter la question épistémologique consistant à définir si la figure du sujet d'énonciation scientifique pourrait formuler légitimement des observations obtenues depuis un ou plusieurs rôles genrés ou orientés sexuellement dans un compte-rendu d'enquête. En effet, endosser l'ensemble de ces rôles en ligne, a eu d'abord pour effet de sexualiser le travail du chercheur sur le terrain, mais en plus de le charger d'une *anormalité* et donc d'une

¹ Bourdieu rejoue bien moins le souci de réflexivité qu'il ne s'appuie sur une objectivation de son habitus déjà effectuée auparavant. D'une certaine façon sa légendaire capacité à réfléchir son habitus s'est transformée, malgré quelques nuances (cf. Bourdieu, 1992 et 2003) en caution définitive de sa capacité à être réflexif. C'est un effet du bouclage de sa théorie de la violence symbolique et des dispositions de l'habitus sur la place qu'il accorde à l'exercice réflexif dans sa méthodologie.

Nous renvoyons aussi à Marie-Hélène Bourcier (2005, p. 115-120) qui mets en évidence une série de problèmes de réflexivité chez Bourdieu, problèmes liés à son habitus de genre, cette fois-ci, dans son ouvrage sur la domination masculine. Bourdieu y déploie un argumentaire constructiviste sur la notion de genre, mais finit par ré-essentialiser « la » féminité, et la présenter comme indéfiniment dominée. Il ne réalise cette opération, selon Bourcier, que pour sauver son propre modèle méthodo-théorique, là où il aurait pu engager une réflexion sur son propre masculinisme. On peut supposer à la suite de ces critiques, que l'appareillage bourdieusien s'avère peut-être moins adéquat à déployer les rapports de pouvoir liés aux genres qu'à ceux liés aux classes sociales, objets à l'origine de la démarche réflexive « intégrée » du sociologue.

illégitimité (et donc absence supposée de neutralité comme d'objectivité) qui pèse toujours sur les discours tenus depuis certains de ces rôles : les rôles de femme, de lesbienne ou de bisexuel, de masturbateur, de pervers, de « salope soumise » ou de sadique, ou encore de frigide. Comment alors ne pas mentionner que le point de vue même du chercheur était *situé* au sens harawayien¹ du terme. Pour le coup, multiplier les identifications en ligne pour des raisons d'abord méthodologiques d'accès aux données lui a fait croiser des situations que les identifications à l'aide de catégories mono-sexuelles (hétéro/homo) et mono-genrées (homme/femme) n'auraient jamais permis d'envisager². Ces points de vue pourraient être assumés et présentés comme subjectifs dans une démarche réflexive, mais cela validerait par la même occasion l'idée que travailler sur des corpus uniquement hétérosexuels, ou bien depuis un point de vue implicitement hétéronormé, suffirait à garantir un travail neutre et objectif. Un tel raisonnement, une fois explicité, ne peut plus être défendu³.

De façon plus générale, à force d'insister sur la nécessaire distanciation et les jeux d'objectivation, la métaphore des miroirs, en tant que métaphore d'une entreprise de rationalisation des procédures d'objectivation dans l'enquête, dissimule concrètement les pans performatifs et affectifs de la présence sur le terrain. Elle dissimule aussi la manière dont les affects participent, dans la durée, à la formulation des problématiques ainsi qu'à la définition des objets. Dans un texte pour le moins critique, Jean-Pierre Olivier de Sardan liste les arguments qui lui permettent de remettre en cause les caractères efficace et désirable de la réflexivité. Entre autres, il amène l'idée d'*apprentissage silencieux* (Olivier de Sardan, 2000), en décrivant la part méthodologique de chaque recherche, composée d'événements et de savoirs tout à fait locaux liés à la subjectivité du chercheur, qui ne peut pas être explicitée dans le compte-rendu. Les savoirs que le chercheur mobilise en arrivant sur le terrain peuvent montrer vite leurs limites, et sont amenés à être déplacés, modelés en fonction des manières dont le terrain « réagit ». Pour le coup, ce type de savoirs et de savoir-faire imperceptibles s'agencent à d'autres éléments parfois plus visibles que sont les affects ainsi que les places et les rôles que ceux-ci permettent au chercheur d'identifier une fois qu'il les occupe. Jeanne Favret-Saada reste exemplaire sur cette question, en développant un récit ethnographique qui articule positions, énoncés et affects du chercheur stigmatisé comme sujet scientifique sur le terrain même, puis envisagé comme femme capable de sorcellerie plus tard, et débordé par ce qu'il lui arrive, tentant des stratégies souvent inutiles ou mal avisées, mais lui permettant toujours de percevoir quelque chose du terrain qu'il n'aurait pas cherché spontanément (Favret-Saada, 1977).

¹ « *L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrions-nous répondre de ce que nous avons appris à voir* » Donna Haraway (2007, p. 117)

² Par exemple, les personnes bisexuelles s'inscrivent-elles plutôt sur des sites généralistes (qui ne proposent jamais l'identifiant « bisexuel-le-s »), sur des sites de rencontre gays ou lesbiens (sur lesquels les identifiés « bi- » sont souvent jugés instables et uniquement intéressés par des rencontres furtives), ou sur des sites bisexuels (où ils se retrouvent entre eux, ce qui est paradoxal au vu de la supposée compatibilité signifiée par cette catégories) ?

³ Les sites de rencontres dit généralistes, ou « par affinités », et les sites « libertins », rassemblant la majorité des internautes hétérosexuels, faisaient partie du terrain de FP au même titre que tous les autres sites web.

Pour rappeler une expression de Georges Devereux, il ne s'agit pas uniquement de s'attacher au transfert mais aussi au contre-transfert, c'est à dire aux projections et aux réactions du chercheur face à son terrain et ses soi-disant objets (Devereux, 1980, p. 15-21). À ce sujet, l'ethno-psychiatre accorde une place centrale aux affects les moins réjouissants, tels que la colère, l'anxiété, l'ennui, ou encore l'angoisse. La perspective qu'il engage ressemble typiquement à une théorie fondée sur une métaphore spéculaire de la réflexivité, les miroirs participant à renvoyer au chercheur ses propres *réactions* sur le terrain. Sauf que Devereux explique dès la seconde page de son introduction, que l'opération lui a pris jusqu'à des années dans certains cas, et montre qu'elle a eu des manières bien différentes d'advenir selon les terrains qu'il a fréquentés. En fait, il introduit l'idée que le plus souvent, le chercheur ne *voit* rien, surtout s'il s'acharne à observer, et que ce qu'il voit engage chez lui des réponses impossibles à traiter sans ajouter une variable de durée. Devereux suggère que l'étude puisse ne pas se terminer tant que le chercheur n'en a pas fini avec le contre-transfert, tant qu'il n'est pas en mesure de percevoir ce qui l'affecte mais qu'il n'a pas encore su problématiser en revenant sur les biais mêmes du dispositif d'observation qu'il s'était donné jusqu'ici. Le travail réflexif qu'il déploie n'est pas un travail *a priori* et définitif (suivant un protocole), ni un travail assuré (suivant une nature constante du statut de chercheur ou de son habitus) mais bien un travail qui se fait dans le cours de l'étude et bien après, un travail qui relève, en somme, de ce que Deleuze a appelé « l'intelligence involontaire »¹.

Une métaphore digestive de la réflexivité

La notion d'apprentissages silencieux de Olivier de Sardan combinée à celles de positions et de prise en compte des affects de Favret-Saada et Devereux indiquent la nécessité de prendre en compte la culture et les ressources du chercheur comme pouvant évoluer à la fois au contact du terrain, et à la fois à propos de la manière de traiter scientifiquement ce terrain. Le dispositif déployé lorsque l'on souscrit à la métaphore spéculaire de la réflexivité néglige ces éléments en considérant leur compilation au fur-et-à-mesure de l'étude comme secondaire face aux enjeux principaux de l'exercice réflexif (puisque l'on dispose dès ce moment d'un objet et de la figure du sujet d'énonciation qui s'y articulera plus tard). Loin de la nécessité de distanciation et de la métaphore spéculaire, il faut alors envisager qu'une qualité *tactile* de l'expérience de recherche offre une métaphore plus appropriée pour évaluer ce qu'il se passe sur le terrain. Il ne s'agit plus d'avoir conscience des biais introduits par la présence du chercheur et de tenir compte du filtre analytique de sa propre perception. Il s'agit de faire du chercheur un acteur à part entière sur le terrain, de ne plus le considérer comme un observateur, mais comme le révélateur de

¹ « Il s'agit d'une intelligence involontaire, celle qui subit la pression des signes, et s'anime seulement pour les interpréter, pour conjurer ainsi le vide où elle étouffe, la souffrance qui la submerge ». Deleuze dégage cette compréhension a posteriori d'une « intelligence abstraite et volontaire, qui prétend trouver par elle-même des vérités logiques, avoir son ordre propre et devancer les pressions du dehors » (Deleuze, 2004, p. 120). On peut d'ores et déjà marquer la différence entre cette notion et le fait que, d'un point de vue méthodologique, selon Bourdieu, la réflexivité ne peut qu'être parfaitement établie ou parfaitement négligée (*illusio*), mais qu'elle n'y est à aucun moment un processus en cours, cette possibilité ne pouvant prendre fondamentalement place dans son modèle théorique par ailleurs...

problématiques spécifiques. Il devient une source intrinsèque de données en ce qu'il se trouve *affecté* par le terrain qu'il parcourt. Dans cette perspective, l'expérience de recherche et l'expérience du terrain ne sont pas fondamentalement dissociables, l'une nourrit l'autre, l'une transforme l'autre et *vice versa*¹.

De manière plus nietzschéenne, nous avons pensé à la métaphore d'un processus digestif, suivant lequel un organisme serait produit/transformaté/régénéré à la vitesse où il ingère et digère d'autres organismes. Il nous faut ici gagner en interaction entre les deux « organismes » de la relation sujet/objet que la métaphore du miroir construit par le regard, pour sa part, de façon asymétrique et unidirectionnelle. Or, pour cette seconde métaphore, rien de tel, puisque c'est une altération à la fois du sujet et de l'objet (potentiels, ou déjà manqués) qui fait émerger des savoirs et des savoir-faire dont le chercheur n'a pas pris la mesure encore, mais dont le milieu qu'il prétend investir est traversé et saturé. Là où la première métaphore était entièrement fondée sur la réversibilité du dispositif méthodologique ainsi que l'isolement et la stabilisation du sujet du discours scientifique, la seconde articule les idées conjointes de création/invention de ce sujet du discours scientifique et le situe dans une épistémologie qui doit être renouvelée pour chaque situation. En cela, la métaphore digestive n'est pas radicalement opposée à la métaphore spéculaire, elle en est plutôt la dimension régulièrement oubliée, alors même qu'elle se développe en son sein.

La métaphore digestive n'est en rien le pendant subjectiviste de la métaphore spéculaire qui incarnerait comme par opposition un objectivisme forcené... Au contraire, le subjectivisme, même et surtout celui qui donne une place aux « émotions » comme gage d'authenticité du discours du chercheur, nous semble être un pur produit de la métaphore des miroirs. En revanche la métaphore digestive permet d'envisager qu'une portion des connaissances puisse provenir des savoirs inventés/appris sur le terrain par le chercheur, non pas parce que celui-ci serait « aussi » un individu comme un autre, mais précisément parce qu'il se situe dans une démarche pratique de recherche « pour » évoluer sur le terrain et y génère des situations spécifiques.

En ce sens, la métaphore digestive est une mise à l'épreuve. Reprenant chez Deleuze l'intuition qui veut que la pensée ne s'engage qu'à la mesure où des signes y ont fait déjà effraction², Jean-Clet Martin explique que « problème » et « sensation » sont liés : « on ne peut faire de la philosophie sans percevoir et éprouver, sans affects qui, devant des singularités, réclament de nouvelles manières de sentir » (Martin, 2012, p. 45-58). Nous pouvons ajouter, pour ce qui concerne nos terrains : de nouveaux savoirs et savoir-faire, de nouvelles représentations de la

¹ « *L'habileté ethnographique ne se résume pas dans la connaissance abstraite d'une méthode. Elle requiert l'activation de savoirs d'arrière-plan, opérant dans une conscience subliminaire ou marginale, non thématiques par une conscience focale* », Céfaï (2010, p. 29) citant M. Polanyi, *Knowing and Being, essays by Michael Polanyi*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1969, p.139-140.

² « *À l'idée philosophique de "méthode", Proust oppose la double idée de "contrainte" et de "hasard". La vérité dépend d'une rencontre avec quelque chose qui nous force à penser, et à chercher le vrai. le hasard des rencontres, la pression des contraintes sont les deux thèmes fondamentaux de Proust. Précisément c'est le signe qui fait l'objet d'une rencontre, c'est lui qui exerce sur nous cette violence. C'est le hasard de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qui est pensé* » (Deleuze, 2004, p. 25)

sexualité et de la sentimentalité comme de la politique. On ne peut produire de données sans les considérer comme générées à partir d'un tissu affectif ; d'abord parce qu'on ne peut pas opposer les affects à un rationalisme et un cognitivisme stricts¹, ensuite parce que les affects donnent forme aux savoirs (Deleuze, 2004, p. 84), et que la rationalisation de ces savoirs ne constitue que l'une de ces formes, parmi d'autres.

Le fait que le sujet d'énonciation scientifique ne raconte pas seulement au passé ce qu'il lui est arrivé, mais qu'il raconte comment cela a affecté directement sa manière de faire de la science et d'en rendre compte aussi devient un enjeu essentiel qui ne détourne pas pour autant l'activité scientifique de la production de savoirs en rapport direct avec le terrain mais la reconfigure. Ainsi, il existe un continuum épistémologique et situationnel entre l'étude scientifique et les enjeux rencontrés sur le terrain². Comme l'exprime Ghasarian, « *le travail comprend beaucoup plus que le temps passé sur le terrain. Au retour chez soi, derrière son bureau, on continue à interagir laborieusement avec les personnes étudiées à travers le souvenir et la reconstruction imaginaire* » (Ghasarian, 2004, p. 16). Les affects sont alors moins des parasites (que l'on découvre dans un miroir et dont il faudrait se nettoyer, se dépouiller au cours d'un récit « avouant » une subjectivité) que les symptômes (témoins de problématiques à explorer) des agencements qui le traversent ou l'ont traversé durant le temps de l'étude. Il nous semble important que le chercheur puisse concevoir sa présence sur le terrain comme nécessitant le déploiement, forcément long, complexe, et coûteux (Bizeul, 2007) d'un agencement singulier de savoirs et d'affects à déplier et digérer.

MODALITÉS DE L'ÉCRITURE

Le protocole d'écriture de la thèse comme obstacle

Nous venons de présenter deux métaphores de l'activité réflexive qui se trouvent être tantôt concurrentes tantôt complémentaires. C'est dans le travail d'annotation, de rédaction, d'archivage, ou de commentaire, dans tout ce qui se matérialise par l'écriture, comme contenu ou comme dispositif, que l'on peut voir agir le plus concrètement les deux métaphores ainsi que les contradictions qui émergent de leur voisinage ou de leur association. Cette dernière partie trace la façon dont elles ont pris place dans nos parcours, à la fois comme normes de production d'un texte scientifique et comme moyen d'activation de la compréhension des agencements épistémologiques spécifiques au terrain et, enfin, comment le sujet d'énonciation du compte-rendu ne peut être le même dans les deux types de réflexivité. Les paragraphes qui viennent évoqueront dans un premier temps les modalités d'écriture selon la logique spatiale et spéculaire de l'exercice réflexif, et c'est dans la partie

¹ « *L'anthropologie privilégie le cognitif sur l'émotionnel* » (Ghasarian, 1997, p. 193)

² « *Ces savoir-voir, savoir-faire et savoir-dire, incarnés et inconscients, mais qui soutiennent le jeu des évidences sensibles et pratiques, sont la ressource, mais peuvent devenir le thème de l'enquête. L'ethnographe doit apprendre à les maîtriser, parmi les ficelles du métier, tout comme il doit exercer son regard sociologique à voir ce que les autres voient sans voir.* » (Cefaï, 2010, p. 30)

suivante que l'on abordera la place que l'écriture prend au sein de la logique digestive de la réflexivité.

Il faut soustraire la subjectivité, indique la réflexivité spéculaire. C'est-à-dire qu'il faut savoir dissocier objectivité et subjectivité, pour permettre de « retirer » la seconde et ainsi faire apparaître les faits objectifs aux yeux du lecteur. L'écriture, par la production du compte-rendu, accueille alors l'opération de distinction entre ces deux éléments pour faire apparaître les figures et la tension qui les anime. Une application concrète de la distanciation vis-à-vis du sujet et de l'objet réside dans le conseil usuel que l'on donne aux étudiants en sciences sociales d'inscrire sur la page de gauche de leur carnet de terrain ce qui concerne *justement* le terrain et sur la page de droite ce qui vient les préoccuper, *eux*, comme en aparté. Plus tard, de retour du terrain, le chercheur cesse alors de remplir son carnet, et commence à travailler sur le corpus de données récoltées autant sur les pages de gauche que celles de droite de son carnet.

À ce stade, le carnet de terrain accède au statut de document témoin, impliquant du chercheur qu'il le délaisse en tant qu'outil de travail, pour en entamer un second destiné à accueillir ses analyses. Ainsi, dans un mouvement de désappropriation d'une certaine portion de ses productions textuelles (les notes de terrain, les retranscriptions d'entretien, les archives collectées, etc), une même distance est créée entre les écrits qui relèvent de son propre discours et ceux dont il considère ne pas être l'énonciateur (mais seulement le transcripateur). Cette conception du compte-rendu est directement liée à l'idée que la tâche principale du chercheur consiste d'une part à enregistrer ce qu'il se passe sur le terrain, et d'autre part à enregistrer la manière dont il est susceptible de déformer ce premier enregistrement. La figure du sujet scientifique qui n'apparaît comme sujet d'énonciation qu'à ce moment-là, est, elle, présentée comme le médiateur incontournable entre le chercheur qui « a enregistré les faits » et le lecteur du texte, en situation d'apprentissage passif. Autrement dit, penser la communication scientifique en termes spéculaire et spatial se résume régulièrement à adopter une rhétorique communicationnelle classique, où un message (la connaissance) est portée par un médium (le compte-rendu) d'un énonciateur (le sujet scientifique) à un récepteur (le lecteur).

Nous n'avons pas été en mesure de tenir un carnet de terrain suivant ce protocole, et d'autres types de textes nous ont tout autant confrontés à ce genre d'exercice : la rédaction des avancées de la recherche, les états de l'art, etc. En parallèle, dimension plus complexe à cerner au quotidien mais non moins prégnante de l'écriture, le sujet d'énonciation scientifique est déterminé en partie par la volonté ou le devoir même de se tenir à un protocole d'écriture. Par exemple, le projet de thèse est un texte que nous avons appréhendé comme un engagement d'abord contractuel, au sens où c'est toujours à lui que l'on revient lors de comptes-rendus intermédiaires, parce qu'il est le seul à fournir, à ce moment, une définition de l'objet (à laquelle on doit revenir, ne serait-ce que pour l'infirmer). Mais nous l'avons surtout appréhendé comme un engagement épistémologique au sens où nous avons figé avec sa rédaction un point de subjectivation à atteindre, anticipant, dès le départ, au moins une rhétorique finale

qui venait vampiriser l'ensemble des textes et notes intermédiaires que nous avions à rédiger, perturbant inlassablement la possibilité de concentrer notre attention sur le terrain et légitimer à nos yeux ce qu'il s'y passait. Ce qui alors aurait dû libérer pour nous le geste d'écriture, un protocole en guise de soutien et de guide, ainsi qu'un support déjà existant de textes, a au contraire créé les conditions d'un mutisme.

Écritures indirectes, écritures périphériques et réflexivité digestive

Quelles manières d'écrire permettent alors concrètement de suivre et renseigner une « pensée qui vient après » ou, même, de rendre inscriptibles les signes qui ont fait effraction dans la pensée du chercheur et l'ont affecté ? Dans l'optique d'une métaphore digestive de la réflexivité, les catégories d'objet et de sujet sont, pour diverses raisons, devenues caduques. Le terrain lui se voit dépossédé du statut de réalité factuelle extérieure au chercheur, pour revêtir celle d'une relation spécifique et originale entretenue avec ce dernier. Pour le chercheur, il ne s'agit plus de se placer en médiateur d'une information ou d'une connaissance, mais davantage en accompagnateur, c'est-à-dire dans une posture invitant le lecteur à prendre à son tour conscience des problèmes que révèlent ses expériences de terrain et l'engageant dans une expérience plus ou moins équivalente. Travailler a posteriori sur son expérience de terrain ne peut se réduire à considérer des données avec distance et protocole.

Par exemple, il a fallu que FP comprenne que le système général qui veut qu'un individu « exprime » sa sexualité (entendue dans ce cas comme orientation sexuelle) en exprimant son point de vue entrain en dissonance avec l'acceptation courante de la figure du sujet des énoncés scientifiques comme une figure « sexuellement neutralisée »¹, mais que l'un s'arrange souvent de l'autre et vice versa, précisément dans des situations liées à l'étude de dispositifs techniques, dont le caractère neutre n'est parfois pas plus interrogé². À ce moment, l'incapacité à rédiger certains textes devient plus logique à comprendre : peut-on sexualiser un point de vue généralement défini comme « neutre » autrement qu'en cumulant des points de vue non-minorités (non-féminin, non-gay, entendu ici comme culture hypersexuelle, non-trans, non-bi, etc.), c'est-à-dire en adoptant une perspective hétéronormative ? Peut-on rendre compte d'une expérience sexualisée sans privilégier l'une ou l'autre des perspectives générées par les cultures sexuelles ? Ici, les textes importants sont les brouillons inachevés, les traces d'échecs du chercheur à produire un type de texte des plus traditionnels. FP a tenté de rédiger des compte-rendus en « ne décrivant *que* ce qu'il voyait », puis en tentant d'adopter des points de vue « uniquement lesbiens » ou encore « uniquement bi- », ou bien en écrivant le « kaléidoscope des rôles » tenus par lui, en composant une mosaïque de problématiques propres à chacune des cultures explorées au sein d'un plan de thèse noyé sous les renvois internes entre les sous-chapitres. Rien n'aboutissait tant qu'il ne revenait pas sur les enjeux épistémologiques de son expérience et le caractère déjà situé de la volonté de rendre compte de ce terrain-là. Les brouillons ne sont pas importants parce qu'ils contiennent des données essentielles provenant du terrain, mais bien parce qu'ils sont le lieu d'apparition d'un pont problématique entre le terrain et la situation du

¹ En particulier avec la lecture de Nathalie Heinich, qui revendique une perspective de « réalisme positiviste » et l'assimile à une posture de neutralité axiologique (2006, p. 293), citée par Corcuff (2005).

chercheur au sein du champ scientifique (ici, ils témoignent de l'endroit où FP n'a pas su poursuivre l'écriture, ne sachant pas comment générer un sujet d'énonciation cohérent pour présenter les problèmes qu'il venait de découvrir sur le terrain). L'intérêt de ce type d'interprétation systématique des matériaux produits par le chercheur durant l'étude, réside dans le fait d'accorder une place entière et heuristique aux textes qui sont produits hors-protocole, textes qui étaient jusque là marqués par le seul sceau de l'échec pour le chercheur.

Pour généraliser, il existe deux types d'écrits hors-protocole qui travaillent à suivre et raviver le parcours épistémologique du chercheur. D'un côté un travail d'appropriation du terrain grâce à des *écritures indirectes*, par la production fragmentaire de fresques, de chronologies, de contenus panoramiques permettant de surmonter la perplexité et la confusion, la résistance en quelque sorte, face au terrain. D'un autre côté, un travail de compréhension par des *écritures périphériques* destinées, par une logique d'application/réutilisation des connaissances acquises sur le terrain pour répondre à des problèmes qui n'en sont pas directement issus et sont posés par d'autres personnes.

Les *écritures indirectes* constituent une catégorie de textes qui n'abordaient pas frontalement ce qui était pourtant déjà en jeu sur nos terrains, mais permettaient toutefois d'y faire avancer notre pensée, parfois de manière bien indirecte. L'un et l'autre, nous nous sommes engagés dans un travail de documentation qui n'avait rien à voir avec le classique « état de l'art » ni la « description de l'objet » qui requièrent déjà une pensée configurée selon une référence permanente au champ scientifique. Quand JC a entrepris de rédiger une chronologie de l'évolution du traitement de la question informatique dans les débats parlementaires, FP s'est attelé à produire une histoire matérielle de l'informatique. Dans les deux cas, il s'est agi d'assécher le langage des analyses anthropologique et sociologique, au point de ne plus pouvoir y retrouver les objets qui avaient posé problème jusqu'ici¹ ni la manière de persister en tant que sujet d'énonciation anthropo-sociologique. Ce travail de documentation a pris d'autres formes, notamment la découverte d'une littérature étrangère à nos champs scientifiques de référence². Ces ouvrages tout à fait en mesure de venir étayer nos cadres théoriques, ne rejoignaient pourtant pas directement nos bibliographies et malgré (ou à cause de) cela, ces lectures participaient à consolider et enrichir notre expérience sur le terrain.

² On peut faire rapidement référence à la première des lois sur la technique de Kranzberg, devenue presque un slogan : « la technologie n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre ». (Kranzberg, 1986, p. 544-560)

¹ FP a compilé des centaines de manuels d'utilisation et de fiches descriptives d'écrans, de câbles ou de disques durs avec pour résultats de ne plus accorder de crédit à des objets galvaudés comme la « présentation de soi » ou « la rencontre en ligne ». JC a recensé la totalité des occurrences relatives aux technologies numériques enregistrées dans la base de données publique de l'Assemblée, avec pour conséquences de relativiser des catégories telles que *T.I.C* (technologies de l'information et de la communication), *en-ligne/hors-ligne*, *être connecté*, etc.

² JC a exploré à l'occasion d'enseignements les *e-democracy & participatory democracy studies* et *l'information & communication theory*, et FP a découvert les *gender studies* et la *Queer theory* qui lui ont permis dans un premier temps de sortir de l'aridité de la description des objets techniques en jeu sur son terrain.

Les *écrits périphériques*, pour leur part, rassemblent les productions qui nous ont engagés dans le champ scientifique ou les médias grand public, par l'usage que nous faisons des connaissances spécifiques acquises sur le terrain. Parmi ces écrits on peut d'abord trouver un ensemble générique de « présentation de corpus », où il ne s'agit pas tant de produire un discours que d'agencer des éléments de terrain, pour en montrer la diversité notamment. Que ces présentations aient eu lieu à l'occasion de *workshop* ou d'émissions de radio, dans tous les cas, le fait qu'elles sollicitent des réactions sur les éléments présentés plutôt que sur le discours des chercheurs était parfois stupéfiant mais, à terme, toujours bénéfique. Les questions des interlocuteurs ou auditeurs permettaient en effet de reconsidérer un matériau souvent trop marqué par nos propres enjeux universitaires, et, en plus, désignaient rapidement des voies simples par lesquelles nous pouvions capter l'attention et mettre ces personnes en situation d'expérimenter eux-mêmes les difficultés et les subtilités de nos terrains respectifs. Elles nous offraient surtout la possibilité de solliciter hors enquête les ressources singulières acquises sur le terrain. En somme, tout l'enjeu de ces « présentations de corpus » consistait à nous extraire momentanément des impasses épistémologiques de nos enquêtes et nous sortir d'une situation vécue avant tout comme un échec.

L'autre type d'écrits périphériques au travail de thèse, fut l'activité croissante de *blogging* scientifique que nous avons menée et menons toujours. Tenir un blog a joué pour chacun de nous un rôle important comme support alternatif d'expression. Dans ces espaces tolérants quant aux contenus scientifiques encore inachevés, nous publions et diffusons des textes, ce qui avait été jusque là relativement anxiogène, en sachant que le lectorat serait composé d'universitaires provenant ou non de nos disciplines, mais surtout qu'il serait moins en situation d'être un juge/jury qu'un curieux ou un discutant¹. Le blogging est une manière d'écrire par textes courts et ponctuels, par séries d'épisodes autour d'une thématique ou d'une idée à faire mûrir, ou bien en répondant directement à d'autres textes notamment (la « réponse » étant une forme très difficile à publier aujourd'hui lorsque l'on n'est pas un auteur largement reconnu), réponses qui s'appuyaient sur l'expérience du terrain mais se trouvaient aisément énonçables dans la mesure où elles devaient répondre à une question circonscrite posée par une personne et non développée au sein d'un champ scientifique. Tout comme les « présentations de corpus », le blogging nous a permis d'obtenir des avis et des questions de la part d'interlocuteurs, mais au final, il nous a donné l'occasion de nous lire nous-mêmes, après avoir écrit des textes pendant la rédaction desquels nous ne nous étions infligés ni jugements à la sévérité superflue ni aucune nécessité à ce que le résultat soit académiquement correct. Par cette forme éditoriale nouvelle, nous nous sommes autorisés à faire ce que nous nous étions engagés à faire en début de thèse : chercher.

¹ À ce titre, A. Gunthert (2010) indique que « *le blog court-circuite l'économie qui fait de l'institution le garant primordial de la légitimité d'une expression* ». Notons qu'il commence son article en rappelant que le blog signe la mort de la *deadline* symbolisant à la fois l'autorité de l'éditeur ainsi que le carcan du protocole rédactionnel de la publication sur papier.

Revenir sur la démarche réflexive que l'on nous avait enseignée et la relativiser nous a permis de mettre en évidence les enjeux de neutralité propres à nos terrains d'enquête ainsi que la façon dont ils entravaient, tant qu'ils n'étaient pas expliqués, la possibilité de rendre compte du terrain. Il ne peut exister de méthode universelle de réflexivité sans réifier un (type d') objet et un sujet d'énonciation scientifique cristallisés. Il s'est agi pour nous de comprendre comment le chercheur pouvait se trouver dynamiquement pris dans des situations au premier abord confuses sans pour autant perdre le moyen d'en rendre compte, pour peu qu'il s'émancipe de l'alternative binaire réflexivité/non-réflexivité (réflexivité/illusio chez Bourdieu). Dans ce cas, le terrain est devenu un champ d'expérience à part entière doté d'une force performative non-négligeable, permettant l'actualisation des ressources ou compétences du chercheur. Cette posture a offert l'occasion de réaliser que les affects entravant le chercheur étaient tout à fait en mesure de le renseigner sur les enjeux du terrain tant qu'il leur accordait, à la manière de Deleuze, un statut épistémologique complémentaire des énoncés en vigueur à la fois sur le terrain et dans le champ scientifique.

Pour produire le récit de nos parcours méthodologiques nous avons sollicité deux métaphores afin de mettre en perspective deux dimensions d'une inquiétude (Fassin, 2008) liée à la réflexivité. Si nous leurs avons attribué à chacune un type d'écrits ce n'est pas pour autant que les textes générés à partir de l'un ou l'autre de ces types soient absolument incompatibles. Nous avons simplement tenté de distinguer au mieux leurs spécificités et leurs qualités dans le processus de production d'une pensée offrant une place à l'expérience de terrain au moins aussi importante qu'à la production d'un discours scientifique, faisant alors nôtre sur un plan autant méthodologique que théorique l'interrogation de Foucault : « *peut-on avoir accès à la vérité sans mettre en jeu l'être même du sujet qui y accède ?*¹ »

¹ Foucault, 2001. Cité par Fassin (2008).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABÉLÈS M., 2001, *Un ethnologue à l'Assemblée*, Paris, Odile Jacob.
- ABÉLÈS M., 2004, « Le terrain et le sous-terrain », *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, C. GHASARIAN (dir), Paris, Armand Colin, p. 35-43.
- BENSA A., 1995, « De la relation ethnographique. À la recherche de la juste distance », *Enquête, Les terrains de l'enquête*, n°1, p. 131-140.
- BIZEUL D., « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation directe », *Revue française de science politique*, vol. 57, n°1, p. 69-89.
- BOURCIER M-H., 2005, *Sexpolitiques : queer zones 2*, Paris, Éditions La Fabrique.
- BOURDIEU P., WACQUANT L., 1992, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Libre Examen – Politique, Éditions du Seuil.
- BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité, cours au Collège de France 2000-2001*, Paris, Éditions Raison d'agir.
- BOURDIEU P., 2003, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n°150.
- CEFAÏ D., « Bien décrire pour mieux expliquer », *L'engagement ethnographique*, D. CEFÀÏ (dir), Paris, Editions de l'EHESS.
- CORCUFF P., 2011, « Le savant et le politique », *SociologieS* [En ligne], *Expériences de recherche, Régimes d'explication en sociologie*, <http://sociologies.revues.org/353>.
- DELEUZE G., 1964, *Proust et les Signes*, Paris, Presses universitaires de France.
- DELEUZE G., [1986], *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 2004.
- DEVEREUX G., 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier.
- FAVRET-SAADA J., 1977, *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- FASSIN D., 1998, « L'anthropologie entre engagement et distanciation. Essai de sociologie des recherches en sciences sociales sur le sida en Afrique », *Vivre et penser le sida en Afrique*, C. BECKER (dir), Paris, Karthala.
- FASSIN D., 2008, « Introduction. L'inquiétude ethnographique », *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, D. FASSIN et A. BENSA (dir), Paris, La Découverte.
- FOUCAULT M., 2001, *L'Herméneutique du sujet, Cours au Collège de France 1981-1982*, Hautes Études-Gallimard-Seuil.
- GHASARIAN C., 1997, « Les désarrois de l'ethnologue », *L'Homme*, vol. 37, n°143, p. 189-198.
- GHASARIAN C. (dir), 2004, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive, Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.
- GUNTHER A., 2010, « Why blog ? », *READ/WRITE BOOK*, M. DACOS (dir), Marseille, OpenEdition Press.

- HAMEL J., 2008, « Qu'est-ce que l'objectivation participante ? Pierre Bourdieu et les problèmes méthodologiques de l'objectivation en sociologie », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, n°3.
- HARAWAY D., 2007, « Savoirs situés », *Manifeste cyborg et autres essais*, Paris, Exils.
- HEINICH N., 2006, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°121, p. 287-315.
- KRANZBERG M., 1986, « Technology and history : Kranzberg's Laws », *Technology and Culture*, vol. 27, n°3.
- LATOUR B., 2006, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- LATOUR B., [2007], « Préface », *Objectivité*, L. DASTON, P. GALISON, Les presses du réel, 2012.
- LÉONARDI C., à paraître, « The art of self-reflecting », *Bourdieu in Question. Recent Developments in French Sociology of Art*, J. HALLEY et D. SONOLET (dir), Leiden, Brill.
- MARTIN J-C, 2012, *Deleuze*, Paris, Editions de l'Éclat.
- NIETZSCHE F., [1882], *Le Gai Savoir*, Gallimard (Folio essais), 1982.
- OLIVIER DE SARDAN J-P., 2000, « Le “je” méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de sociologie*, vol. 3, n°41, p. 417-445.
- PAVEAU M-A., 2012, “Against reflexivity”, *Espaces Réflexifs* [En ligne], Hypotheses.org, <http://reflexivites.hypotheses.org/1325>, consulté le 20 mai 2013.